

« Le Sujet, moi, J'étais mort... »

Un analysant, lors d'une séance, s'étonne de continuer de garder en réserve des photos, dites érotiques :

Je persiste à les regarder : ces photos ne m'intéressent pas, je sais ce que je vais y trouver, mais ce que je n'atteins jamais, c'est la surprise, l'effet de surprise qui est le but de ma recherche.

Or ce matin, j'ai tout d'un coup pensé, qu'enfant, je passais mon temps à dessiner des scènes de guerre, de violence, de tueries, où la mort était toujours présente. Je pense qu'il s'agit, en fait, de la mort violente de mon grand père, je veux dire d'une mise en scène de la mort du père.

Je souligne, avec force : « et alors ».

Alors s'il ne s'agit pas de ça, dit il, que représentent ces scènes dessinées aussi répétitivement que la nécessité de voir ces photos ?

Un temps de réflexion et il énonce : « eh bien, c'est qu'il s'agit de moi. C'est moi qui suis mort, c'est moi en tant que déjà mort, qui présidais à l'écriture de ces dessins. »

Mais quel rapport avec cet effet de surprise que j'attends en regardant ces photos « comme si elles allaient s'animer, devenir vivantes » ?

Je termine là cet emprunt clinique.

Il se trouve que je n'arrivais pas à saisir une phrase de Lacan :

C'est ce qui manque au sujet pour se penser épuisé par son *cogito*, à savoir ce qu'il est d'*impensable*. Mais d'où provient cet être qui apparaît en quelque sorte en défaut dans la mer des noms propres ?

Nous ne pouvons le demander à ce sujet en tant que Je. Pour le savoir il lui manque tout, puisque *si ce sujet, moi J'étais mort, nous l'avons dit, il ne le saurait pas*. Qu'il ne me sait donc pas vivant. Comment donc me le prouverai-je¹ ?

Moi, J'étais mort : s'agit-il du moi non encore constitué ? s'agit-il du sujet non encore advenu ?

De toute manière il faut à Lacan repérer cette intrication du Moi et du Sujet au stade où cela se construit.

A/ Dans « La Famille », dans un article intitulé « les complexes familiaux dans la formation de l'Individu » J. Lacan fait référence au système de

¹ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 819, souligné par nous.

relations sociales pour souligner : « L'être humain n'est pas seulement un être social mais il est un être social dans la mesure où il n'est pas autre chose². »

Il vient occuper la place d'une carence, d'une absence caractérisée et spécifique, avec comme conséquences : « Que la tendance à la mort soit vécue par l'homme comme objet d'un appétit, c'est là une réalité que l'analyse fait apparaître à tous les niveaux du psychisme ». Lacan n'oublie pas de souligner l'explication qu'en a donnée Freud à propos de la pulsion de mort.

Mais cela ne peut s'expliquer de façon satisfaisante « [...] que par la conception que l'unité fonctionnelle du psychisme répond à l'insuffisance congénitale de ses fonctions ».

B/ C'est en 1949 (lors d'une intervention faite à Zurich au congrès de l'IPA) que va paraître le texte de Lacan « Le stade du miroir comme formation de la fonction du JE telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique ».

Ce n'est pas l'individu social mais le Je, la fonction du Je qui va permettre à Lacan d'inventer ce point princeps du stade du miroir, où Lacan va rompre avec toutes les théories de stade et d'évolution psychologiques pour ne se consacrer qu'à l'étude du Sujet dans son émergence et sa division première.

Ce sont les travaux de Louis Bolk (anatomiste) et autres biologistes qui décrivent l'être humain comme fondamentalement inachevé, dans une prématuration à la naissance marquée par une totale incoordination, un morcellement général de la perception Interne et Externe.

Cela permet à Lacan de préciser plusieurs phénomènes.

Résumons l'observation :

Dès son plus jeune âge, l'enfant manifeste un intérêt pour son image dans le miroir ; il s'y intéresse, continue à s'y intéresser même une fois reconnue l'inanité de cette image, c'est-à-dire que l'enfant « reconnaît son image comme telle ». Il a reconnu quelque chose qui le concerne ; c'est l'instant où l'enfant ne sait pas encore, mais cherche à savoir, et cela produit des effets sur lui ; ce n'est pas ce que fait l'enfant *mais le fait qu'il le fasse*.

Si, pour le psychologue, cette saisie de l'image serait, pour l'enfant, de réussir à unifier son moi dans l'espace, soit de surmonter ses déficiences et d'avoir un rapport avec sa propre réalité, pour Lacan c'est l'expérience que nous donne la psychanalyse qui permet de saisir que cette confrontation au miroir ne débouche sur *aucun* progrès, *aucune* connaissance de lui-même comme sujet ; la fonction du Je, même s'il vise ce Moi comme unité, n'en reste pas moins à jamais séparé.

² J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. », Encyclopédie française, section A « La famille », 1938, p. 33 ; *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

Ce que le miroir fait comprendre, c'est que le sujet est déjà divisé en lui-même au moment de son irruption. Cette fascination pour l'image est fascination pour le désir qui siège d'abord dans cet autre animé dans le miroir.

Ce désir, la dynamique libidinale ne vient pas du fin fond d'un sujet déjà préexistant ; le sujet n'est pas antérieur à ce monde de formes qui le fascinent : il se constitue en elles et par elles, à partir de ce désir qui les anime, en une extériorité qui n'est pas au-dehors, mais à l'intérieur du sujet ; il s'agit bien d'une extériorité au plus intime du sujet, lieu de l'extime, lieu de ce qui lui est le plus proche à lui-même, de ce proche « un » (« prochain ») qu'il faudrait aimer comme « soi-même », le semblable donc.

Lacan nous le dit explicitement dans « La Troisième » (1974) « aimer son prochain comme soi-même », à condition d'y entendre ce glissement qu'il ne s'agit pas de soi-même, de ce semblable qui est la matrice de notre image (et c'est pour ça qu'on le vomit) mais bien de ce qui nous est le plus proche de nous-mêmes ; à savoir ce lieu de pure extériorité, qui nous fait horreur à l'occasion ; pourquoi l'analyste aurait-il horreur de son acte si ce n'est parce qu'il ne travaille qu'à partir de ce point le plus extime, le plus autiste, le plus extérieur à son Être (qui pour le coup n'est plus l'être du *cogito* déjà cité) ?

Saint Augustin avait bien noté combien l'aîné était blême, à la vue de son petit frère au sein de sa mère ; mais, ajoute Lacan ; il ne blêmit que parce que lui est révélée la dimension de son désir (non pour le sein de la mère) et parce qu'il surgit, ce désir, à partir de cette extimité (à ce qu'il croit le plus intérieur à son être) mais qui n'est, en vérité, que le plus extérieur à lui-même.

Animé renvoie aux images dont mon patient souhaiterait qu'elles s'animent, que dans une surprise attendue, il pourrait saisir ce désir dans l'autre : *ce désir de l'Autre* dans toute l'équivoque de ce génitif, à la fois *objectif* : désir de l'Autre comme objet (le sein, le regard, la parole attendue, le phallus dont on sait que certains analysants voudraient se l'incorporer). Mais, et surtout, *subjectif* (désir de son désir, soit qu'il puisse lui aussi désirer comme l'autre désire (Lacan : « Le désir de l'homme, c'est le désir de l'autre, il y a longtemps que je vous dis que c'est le même »).

Ainsi, ce premier rapport à soi est d'abord un rapport à un autre désirant. À la fois lieu de naissance et structure définitive, le « stade du miroir » représente la séparation que Lacan analysera en termes de refente, d'aliénation et de séparation :

Séparerer (de pars : partie) soit séparer se termine en un « se parerer », s'engendrer soi-même si bien que « [...] c'est de sa partition que le sujet procède à sa parturition³ ».

Ainsi :

³ J. Lacan, « Position de l'inconscient », *Écrits, op. cit.*, p. 843.

1/ Il existe un désert instinctuel humain à sa naissance, et le sujet est plongé dès le départ dans un état purement négatif, c'est une virtualité non développée, qui n'est *Rien* en dehors de son actualisation.

2/ renonçant à toute idée de développement organique instinctuel et continu, Lacan, reprenant un concept freudien, passe à une théorie de la constitution du sujet par *identification*, où devient déterminant le rôle de la forme, de l'image. Autrement dit le concept d'identification implique qu'une réalité s'actualise, accède à sa saisie de son identité dans un autre et élimine toute idée d'intérieur et d'extérieur (A. Tardits nous a signalé cette non ouverture de la caverne, où la porte est toujours fermée : il y faut un appel de l'intérieur pour faire coupure et obtenir ce battement fermeture /ouverture de l'inconscient).

La constitution du sujet entretient un rapport négatif avec sa propre réalité, d'où une méconnaissance totale de ce qui le produit lui-même.

Cette constitution du sujet par Identification implique deux axes, deux lieux, deux types de coordonnées dont on va voir qu'il va être difficile, pour Lacan, à la fois de les unifier dans une même simultanéité et en même temps de les disjoindre séparément.

A) une identification imaginaire au petit autre où le moi se constitue à partir de l'image de l'autre : c'est ce qui donnera le *moi idéal* ; c'est l'axe imaginaire a-a' dont vous savez l'importance en tant qu'il protège le sujet dans son rapport à l'Autre (le grand), trésor des signifiants (c'est ainsi que dans la psychose, ce plan imaginaire réduit à un *point* livre le sujet au morcellement par les signifiants de cette Autre). C'est le schéma « L » de Lacan.

B) une identification au registre du symbolique ; ce sera *l'Idéal du moi* ; bien que Lacan n'ait pas encore fait passer le langage au premier plan, n'ait pas encore instauré la primauté du signifiant, dès ce stade du miroir, il nous indique que *l'aliénation*, dans le registre signifiant, *est le fait du sujet lui-même* ; ce n'est pas un mouvement où un sujet préexistant se perd en autre chose : c'est l'aliénation, choix forcé du sujet en devenir.

Ce qui fait dire à Lacan : « Le sujet donc, on ne lui parle pas. Ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende, et ce d'autant plus forcément *qu'avant du seul fait que ça s'adresse à lui, il disparaît comme sujet sous le signifiant qu'il devient, il n'était absolument rien*⁴. »

C'est ce Rien premier (et non pas un vide) qui constitue cet impensable du sujet, qui renvoie à cette carence, absence, pure négativité, ce qui manque au sujet pour se penser, qui renvoie à cet objet dont il n'y a pas d'idée, cet objet dont Lacan dit « vous croyez que j'en ai eu idée, j'ai écrit objet *a* ». Objet non

⁴ J. Lacan, « Position de l'inconscient », *Écrits, op. cit.*, p. 835, souligné par nous.

spécularisable, insaisissable au miroir, à quoi l'Image spéculaire donne un habillement.

Freud dès *L'Esquisse* va le nommer « *das Ding* » ; toujours ce qui persiste à l'intérieur qui n'est que de l'extérieur, où il n'y a pas de distinction entre la réalité et le sujet.

On sait que Lacan va nommer quatre objets « *a* » que le sujet utilisera comme plus de jouir, (pour être à la place de cette Jouissance dont le défaut rendrait l'Autre inconsistant). Dans le cas de mon patient, l'animation de ces images le ferait être regardé dans l'effet de surprise qu'il en attend.

Sans doute ne voit-il pas que, se croyant à la place du mort, il ne se sait pas être en position tierce : celle qui assure le « se faire regarder » puisque c'est lui qui se voit regardant ces photos et en être regardé.

Reste cette phrase de Lacan : « L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade *infans* nous paraîtra dès lors en une situation exemplaire de la matrice symbolique où le *Je se précipite* en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue, dans l'universel, sa fonction de sujet. »

Mais comment expliquer que Lacan ait éludé de mettre l'accent sur la connexion phénoménologique que Freud a établie entre la conduite spéculaire de l'enfance et le jeu du *fort-da* qui, à la lettre, vient s'y refléter.

A) Lacan a toujours posé la nécessité d'une articulation logique, de principe, entre le champ imaginaire et le champ symbolique. Ainsi, dans les *Écrits*, le *fort-da* est posé en conjonction avec le stade du miroir comme moment relevant du même paragraphe intitulé « l'identification imaginaire ».

Cette intrication inéluctable est requise par Lacan entre l'imaginaire et le symbolique : « [...] si l'homme vient à penser l'ordre symbolique, c'est qu'il y est d'abord pris dans son être. L'illusion qu'il l'ait formé par sa conscience, provient de ce que c'est par la voie d'une béance spécifique de sa relation imaginaire à son semblable, qu'il a pu entrer dans cet ordre comme sujet⁵. »

B) Mais d'une certaine manière aussi la disjonction de l'identification imaginaire et symbolique fondée sur la distinction capitale du *moi idéal* et de l'*Idéal du moi* représente une exigence structurale. Le stade du miroir et l'expérience du *fort-da* n'occupent pas le même lieu, ne comportent pas la même fonction dans le processus de structuration du sujet humain.

La genèse du moi ne représente pas encore le procès de production du sujet proprement dit.

⁵ J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », *Écrits, op. cit.*, p. 53.

Si le stade du miroir donne la règle de partage entre l'imaginaire et le symbolique, il produit l'instance du moi au point de jonction de la nature et de la culture, dès avant sa détermination sociale.

Par contraste avec ce *moi primordial*, la conduite du *fort-da* représente la naissance du symbole, le moment où l'enfant naît au langage, le point d'insémination de l'ordre symbolique « qui manifeste en ses traits radicaux la détermination que l'animal humain reçoit de l'ordre symbolique⁶ ».

Ainsi, le contraste structurel et le destin fonctionnel des deux registres de conduite propres dont relèvent le stade du miroir et le jeu (Je) du *fort-da*, se manifeste par *les objets* qu'ils mettent en jeu.

L'objet auquel se rapporte la relation imaginaire correspond à un intérêt du Moi une passion du Moi. Cette relation imaginaire comporte en elle-même l'inertie particulière à un « espace structuré par la vision⁷ ».

L'objet que manipule la répétition symbolique mise en jeu par la structure du *fort-da*, que l'enfant fait apparaître ou disparaître, est un objet indifférent de sa nature, lequel n'a de valeur qu'en tant qu'« insignifiant⁸ ». Cet ordre symbolique introduit une dimension nouvelle structurée par la répétition « l'intervention d'une scansion qui permet l'insertion de ce qui peut avoir un sens pour le sujet⁹ ».

D'où deux aspects :

– le référent : soit le signe qui connote la présence ou l'absence, la présence sur fond d'absence et inversement ;

– surtout la matérialité sonore, phonétique dans sa structure oppositive institue le signifiant qui est un « [...] fonctionnement alternant en son principe, lequel exige qu'il quitte sa place, quitte à y faire retour circulairement¹⁰ ».

Pour conclure :

Ce que j'ai voulu montrer à partir de cet exemple c'est comment un sujet est divisé en deux axes :

– un axe qui sera celui de sa répétition signifiante : un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant avec en point de mire le phallus comme signifiant du manque en tant qu'il manque au langage : *C'est l'objet du désir*.

– un axe constitué par cette place négative, ce *rien*, cet impensable, cet objet dont on n'a pas idée et qui est la *cause du désir*.

⁶ *Ibidem*, p. ?.

⁷ J. Lacan, « La Chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », *Écrits, op. cit.*, p. 427.

⁸ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits, op. cit.*, p. 594.

⁹ J. Lacan, séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1992, p. 328.

¹⁰ J. Lacan, « Le séminaire sur “La lettre volée” », *Écrits, op. cit.*, p. 29.